dans ces lectures qu'il a pris les thèmes de ses sonnets exotiques et descriptifs, et dont voici, il me semble, le meilleur :

KITA-NO-TENDJI

C'est un temple de pierre aux structures énormes,
Dont les contours pesants masquent des horizons :
Granits, marbres en blocs, pylones à foisons,
Flanqué d'ombres. Autour, des cèdres ou des ormes.

Dans les reflets mourants des vastes floraisons
De chysanthèmes d'or aux sépales difformes,
Triste, ainsi que ces dieux immobiles de formes,
Un vieux bonze accroupi pleure des oraisons.

Kita-no-Tendji dort. Ni les voix de l'enceinte,
Ni les bruits éternels de Kioto la sainte,
Ne troublent la lourdeur de son divin sommeil.

Mais, les temps l'ont penché vers l'abrupte colline,
Il chancelle : pareil au vieillard qui décline
Sous les grands rayons roux de l'hivernal soleil.

Cette merveille du Japon est un grand et beau sonnet. C'est une peinture que le poète a rêvée et que le peintre pourrait exactement fixer sur la toile.

C'ect un temple ; on y voit le Bouddha, le bonze qui pleure des oraisons ; ce temple est vieux, il chancelle et le soleil seul voit le spectacle de cette ruine qui va tomber. Toute cette matière est idéalisée et vit. Je ne crois pas qu'au point de vue de la forme, de l'agencement des mots sonores et des rimes riches, claires et choisies, M. de Bussières ait fait un sonnet plus réussi. Il a peut-être trouvé des effets de mots plus rares, des sonorités plus riches, des harmonies plus réellement imitatives ; mais, il n'a jamais pris sur le vif, et fait vivre une matière plus grandiosement que ce temple japonais. Il a réalisé ici le mot d'Horace : *ut pictura poesis*. Et, si vraiment la poésie est dans la peinture, elle est ici, (et de là on peut déduire que M. de Bussières est poète.)

Si nous retranchons un mot, une rime de ce temple bâti avec des mots sur les quatorze piliers du sonnet, le temple qui chancelle tombera ; mais, maintenant que nous avons le sonnet, il peut s'écrouler.

Il y a un petit détail, cependant, qu'il est bon de remarquer, c'est que le poète a pluralisé un adverbe et que le sonnet ne s'en porte pas mieux. Je ne puis le lui reprocher, n'ayant pas moi même d'opinion formelle accrédité sur la nécessité d'une consonne qui ne sonne pas dans cet adverbe : à *foisons*. Un peintre ne fait pas que des grands tableaux sombres où plane le sourire mourant du soleil qui décline, il fait aussi du payaage, et nous allons, si vous le voulez bien. aller en Castille. Ce n'est pas loin.

Henry Desgardins.

(*La fin au prochain numéro*)

LES SOIRÉES DE FAMILLE

Tous les amateurs de théâtre et des choses de l'art connaissent sans doute M. Gustave Comte, un des rédacteurs du *Passe-Temps*, l'organisateur des entr'actes aux Soirée de Familles, le chanteur et le littérateur sympathique, que l'on a pu entendre et juger en maintes occasions. Il chante comme il écrit, avec son âme et science, et nous sommes heureux de constater que le public pense de même, puisqu'il s'est porté en foule à la soirée donnée à son bénéfice.

Nous lui demandons, à ce public reconnaissant, de ne pas s'arrêter en si bonne voie et de ne pas ménager son encouragemt à Mlle C. Reid, au bénéfice de laquelle sera j uée la prochaine Soirée de Famille. Mlle Reid a des qualités d'artistes indiscutables et elle a remporté différents succès sur notre grand théâtre national.

Active et zélée, elle a été de toutes représentations et mérite bien, à tous les points de vue, la belle renommée qu'elle s'est acquise par son jeu sobre, consciencieux et vrai.

LES SOIRÉES DE FAMILLE.—NOS ARTISTES

M. GUSTAVE COMTE

Photo Laprés & Lavergne

MLLE CLARA REID

L'INCENDIE

Le dimanche 1e mai, les avertisseurs électriques annonçaient par toute la ville de Montréal qu'un incendie s'était déclaré coin des rues Sainte Catherine et Saint-Urbain.

En cet endroit s'élève—ou plutôt s'élevait un superbe bâtiment construit primitivement pour y former les pauvres petits orphelins—une maison dans le genre des admirables maisons de Dom Bosco.

Quelque uns prétendent que cette institution éminemment sociale dut cesser, parce que des industriels et des sociétés ouvrières, effrayés à la pensée d'une concurrence qui n'existait que dans leur imagination, en réclamèrent la suppression - disent nos confrères.

Nous savons que la Charité, cette vertu qui constitue la plus haute et la plus noble des perfections de Dieu, est sur le point de quitter la terre et de remonter au ciel : que le Bon Dieu me le pardonne, mais je m'imagine parfois qu'elle n'en est descendue qu'à regret, tandis que sa lenteur à se détacher de notre globe devrait me prouver qu'elle aime même les imbéciles égoïstes que nous sommes !

Si je pense aux pauvres petits êtres que certaines dames, animées encore de la plus aimable des vertus ; si je songe aux appels suppliants que leur présidente, Madame Préfontaine, la noble épouse du Maire de Montréal, jette en vain aux échos du pays ; si je réfléchis que des centaines de petits innocents se voient condamnés à mort par les riches insouciants, égoïstes, par une municipalité sans entrailles, par un gouvernement local sourd à toute supplication, insensible à toute mesure touchant et tendant au bien-être moral de la société, oh ! alors, je crois vraiment que Dieu, fatigué de l'écœurante stérilité de nos cœurs, nous a retiré cette part de lui-même, que lui-même, Jésus-Christ, nous avait laissée pour notre bonheur, et je dis : *Nous sommes maudits !*

Car il est maudit de Dieu et des hommes, celui qui ne sait être charitable : les exemples en abondent—combien n'en ai-je pas eu de preuves, dans mes nombreux voyages—!

Les appels réitérés des avertisseurs électriques amenèrent bientôt tout le service des incendies ; mais les flammes tourbillonnaient, mugissaient puissantes, calcinant la pierre, tordant le fer, déchiquetant en crépitements saccadés, poutres, chevrons, planches, bois de toute sorte...

Le soir, il restait quelques murs noircis, un tas de cendres.

C'était tout.

Aucun accident ne se produisit.

FIRMIN PICARD.

POUR LA PREMIÈRE FOIS

A mon cher petit neveu Emilien.

" O saint autel qu'environnent les anges
Avec transport aujourd'hui je te vois.
Ici mon Dieu l'objet de mes louanges,
M'offre son corps pour la première fois.

Dans l'attente d'un événement exceptionnel, d'une visite extraordinaire, combien de fois ne s'est-on pas écrié : " Ce moment n'arrivera donc jamais ! "—N'en a-t-il pas été ainsi pour toi et tes camarades, enfant, pendant la période préparatoire au jour trois fois heureux de la Première Communion ?

Eh bien ! elle est enfin venue, cette heure sainte que tant de jeunes cœurs, brûlants de désir, appelaient de tous leurs vœux. Docile à la voix de son ministre, le Dieu du Tabernacle s'est laissé déposer par sa main sur des lèvres pures qui le reçoivent avec amour : le ciel s'entr'ouvre, à cet instant suprême, pour permettre à la cour céleste d'être témoin du bonheur de ces chérubins de la terre, bonheur que les anges eux-mêmes n'ont jamais goûté et dont le spectacle ravit tous les saints.

C'en est fait : le Jésus de l'autel, sous les voiles immaculés de l'hostie, a tout donné : son corps, son sang et sa divinité aux nouveaux communiants. Et, souvenez-vous, chers amis, que le bon Maître renouvellera cette immolation de lui-même chaque fois que vous viendrez vous nourrir de la manne céleste.

Ah ! je n'en doute pas : vous ferez vos délices de venir vous agenouiller à la table sainte. Vous mangerez souvent de ce pain qui fait les forts : ce ne sera plus vous qui vivrez, mais Jésus-Christ qui vivra en vous, et vous repousserez alors victorieusement les tentations de l'Esprit malin qui rugit de désespoir de voir vos jeunes cœurs transformés en tabernacles vivants de l'adorable Eucharistie.

Mais il me semble que, quand bien même vous multiplieriez les communions, votre âme ne sera pas inondée de joies aussi ineffables qu'au jour le plus beau de votre vie, où vous êtes allés, petits enfants purs et timides comme des colombes, sous le regard attendri de vos parents, prendre part au Banquet sacré pour la première fois.

MARIE AYMONG.

D'un système, il n'y a jamais que les morceaux qui soient bons.—F. BRUNETIERE.

La terre a soif de pluie et l'homme de justice.—EMILE DESCHANEL.

Il y a peu de gens de bien, parce qu'il y en a peu qui ne fassent que ce qu'ils doivent.